

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 51

Artikel: Quel âge a l'enfant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous expédions le "Conteur Vaudois" à l'essai, espérant qu'un grand nombre de nos compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises. Les nouveaux abonnés recevront gratuitement les numéros de novembre et de décembre.



ON VOIADZO QUE COMPTE

Le père Renailli n'était jamé saillâ de sa coumouna. Faut vo dere que dein sti teimps qu'on n'avâi pas tant la brélaire de tsandzi de pllièce et de voiadzî. Iô on avâi età fé, on lâi restâve. On allâve à l'écoula dein lo velâdzo, âo catsimo dein la perrotse, on frequeintâve pas bin llien, on sè maryâve dein son moti, on etài einterrâ dein son cemeterio iô ti lè vilhio l'étant dza. Dinse, co-tâve pas tant de mourir, du qu'on allâve re-trovâ à quauque pas de sè ti cliâo qu'on avâi amâ. Lâi avâi dan bin dâi vilhio que n'avant jamé età tant qu'à on autro velâdzo.

Tot parâi, on coup, lo père Renailli sè dit : — Ma fâi, sud dza vilhio. L'é medzi la mâiti de ma soupa et n'é pe rein fauna d'onna grôcha satsse de sau po m'apedanci. M'enlevâi se vu sobrà sein avâi vu on iâdzo Lozena.

Et lo père Renailli, quand l'età dit çosse, sè prepare po parti lo leindèman matin. Preind on bâton de taupi po s'aidhî à martsî, son bruleau po pipâ su lè grante tserraire et pu... via!

Lo père Renailli l'a martsî grantenet, po cein que demorâve bin llien de la vela, pè lo velâdzo de Tchourobâ. Fasâi frâi, onna bise à vo trère lè get, avoué cein on nolan à ne pas vère sè bet de solâ. Cein l'etài damâdzo po cein que noutron pèlerin l'arâi bin voliu vère lo payi, du que l'etài lo premi coup que lâi passâve. Po sè retsâodâ on bocon, pè vè midzo prâo su, ie sè met à allumâ son chêtse-moque. Fasâi on ouvra de la mêtance, vo l'é dza de. Adan, po ne pas que lâi dètiègne sa motsetta, fâ demi-tor ein beteint sè duve man iena dè-côte l'autra po betâ à l'avri son fu. L'allume et... ein route po la vela.

Lo vilhio l'a martsî grand teimps, pè lo nolan, pè lo frâi, grand teimps sein vère dâi carrâie. Tot parâi dein la vèprâ, ie tràove on moui d'ottô. L'etài Lozena bin su! Mâ cein que lâi avâi de courieu, l'è que clli Lozena resseimbliaâve à son velâdzo de Tchourobâ : lè mime carrâie, lè mime courtene, on collidzo quemet clli que iô l'avâi età écoulî, lè mimo borni. Sè l'etài cein, Lozena, n'etài pas la peina de lâi allâ. Mâ, tè bombardâ! clli cazard... l'etài tot parâi quemet lo sin, avoué l'êtsila dâo

fû liettaie contro la mouraille. Cein sè pào pas que doû z'ottô sè pouéssant dessuvi dinse.

Lo pouro Renailli sè crayâi veni tot fou. L'etài à Lozena, et l'etài à Tchourobâ. Clli l'ottô, l'etài bo et bin lo sin. La fenna, lè devant, l'etài sa Méry que lâi desâidnse :

— Mon pouro Tiennon, su bin conteinta de tè revère. Avoué clli teimps, i'età tota ein cou-son! Quemet a-to trovâ clli Lozena?

Renailli, que lâi vayâi gotta lâi desâi :

— Pouh! l'ant bin de quie, avoué l'âo vela!

L'è tot cein que la Méry ein a pu teri.

Et lo pouro Renailli n'a jamé comprâi por quie l'etài rarrevâ dinse à Tchourobâ sein vère Lozena. L'è que, quand l'è que l'avâi voliu al-lumâ son bruleau et que s'etài veri po sè tsouyi de l'ouvra, po parti, l'avâi âobliâ de sè reveri!

Marc à Louis.

ON GLISSE!

VIVE la neige! s'écrient les gosses. « Vive la neige! » clament les skieurs et les lugeurs. « Vive le froid! » disent les patineurs. Et les gosses, et les skieurs, et les lugeurs, et les patineurs de s'en donner. La neige est bonne; elle « porte ». La glace est lisse comme un miroir.

Très bien, tout cela, mais on n'est pas jeune toute sa vie. Les années s'accumulent et, avec elles, les infirmités de l'âge. On s'enrhume, les rhumatismes vous torturent et vous immobilisent, les jambes fléchissent, on n'a plus la sûreté de jadis. Sans doute, un médecin, sinon célèbre, du moins qui fait beaucoup parler de lui, prétend plus ou moins que la souffrance n'existe pas et qu'avec un peu de bonne volonté et surtout d'optimisme, on en peut conjurer les douloureux effets... Lorsque la souffrance vous abat, on se dit : « Moi, souffrir, c'est une blague! Mais non, je n'ai pas mal; au contraire, je ne me suis jamais porté mieux! » Alors... Alors?... Eh! bien, alors, on n'a plus mal. Essayez. Ça ne coûte rien. Et si ça réussit, vous aurez toujours sous la main le « meilleur » et le plus économique des médicaments.

C'est ce que nous disait l'autre jour un de nos amis, à propos des nombreuses glissades, quelques-unes très mauvaises, qui se produisent chez nous, à Lausanne, à la moindre chute de neige.

Cet ami nous disait donc : « Vous avez peur de glisser? Dites-vous, avec conviction : « Je ne glisserai pas! »... »

Et vous ne glissez pas. Pas plus difficile que ça!

Certes, à la descente, dans nos rues, aux pavés plats, que les pneus des autos et surtout des camions ont rendus polis comme des miroirs, sur un trottoir en planelles de ciment limées par les passants, ce sont, en hiver, de vraies pistes d'équilibristes. Les gosses tombent, mais ils rebondissent comme boules de gomme et se frottent un peu le derrière; les jeunes qui trébuchent s'en tirent sans trop de dommage; mais les bons vieux, les bonnes vieilles, les pauvres... Ils s'en vont à ret' pas, chancelants, courbés en avant et s'appuyant sur leur canne. Car, à leur âge, une chute c'est

grave; si l'on ne se tue pas, on s'estropie et pour le reste de la vie peut-être. Et l'émotion, bien naturelle, et l'ébranlement cérébral, et tout le reste, enfin, que l'on ne peut prévoir au moment même de l'accident.

Eh! bien, ces bons vieux, ces bonnes vieilles, hésitants, tremblotants, craintifs, le service de la voirie semble n'en avoir pas souc. Il pense, peut-être : quand il y a de la neige, quand on glisse, ils n'ont qu'à rester chez eux.

Et, pourtant, il serait si facile de dissiper ces naturelles craintes, ces chutes presque inévitables. Nous avons le remède sous la main. C'est pour cela, sans doute, que nous n'en usons pas. Que diable! le sable ne manque pourtant point dans nos carrières et au bord du lac. Il n'y a qu'à l'amener en ville et à le répandre copieusement, non au compte-goutte, sur les chaussées et les trottoirs glissants.

Du sable, s'il vous plaît; du sable!

J. M.

Du tac au tac. — Le célèbre violoniste Ysaye fut, à Nice, invité à passer la poirée chez un multimillionnaire américain, ancien fabricant de bottines. Et l'Américain indiscret le contraignit à jouer quelques morceaux, au cours de la soirée.

Ysaye se résigna, jurant tout bas de se venger... Quelques semaines après, le musicien reçut chez lui son millionnaire, parmi toute une foule brillante d'invités. Au milieu de la soirée, Ysaye se fit apporter de vieilles bottines et des outils de cordonnier et, poliment, avec un sourire, il dit à l'Américain stupéfait :

— Vous m'avez demandé, l'autre soir, de vous jouer quelques morceaux. Je vous demande aujourd'hui de nous donner, cher monsieur, à votre tour, un petit échantillon de votre savoir-faire... Vous ne pouvez me refuser cela!

(C'était dit avec l'accent même de l'Américain insistant pour qu'Ysaye prit son violon : « Vous ne pouvez pas me refuser cela. »)

QUEL AGE A L'ENFANT

EST l'une des scènes ordinaires de la vie en chemin de fer, en tramway...

— Quel âge a l'enfant? demande le contrôleur, homme curieux de sa nature, et de son état.

— Deux ans et dix mois, répond la mère astucieuse, ou huit jours de moins que sept ans, pour éviter de payer la demi-place ou la place entière, suivant les cas.

Si le contrôleur est débonnaire, le petit mensonge maternel, doucement économique, passe, ou a l'air de passer, comme lettre à la poste.

Mais si le contrôleur a mal digéré; s'il a le tempérament grincheux; si d'autres mères lui ont raconté trop d'histoires du même genre dans la même journée, le voilà qui se met à douter, à questionner, à verbaliser.

Les passagers du tram, ou du train, prennent fait et cause, qui pour lui, qui pour la pauvre dame. Il arrive que des gens totalement étrangers à l'affaire se cognent et se bourrent à cause de l'âge du marmot, affirmé par sa maman et contesté par le représentant des C. F. F.

Aux Etats-Unis, à Pittsburgh, tout au moins, l'esprit yankee, toujours pratique, a remédié radicalement aux contestations, discussions et altercations dont l'âge prétendu des mômes qui

ne paient pas place entière est trop souvent la cause.

Ce n'est plus l'âge de l'enfant qui lui donne droit à la gratuité : c'est la taille.

S'il a moins de 41 pouces de hauteur (calculés en centimètres), il est bon pour éviter à ses parents une dépense supplémentaire, car il est censé n'avoir pas dépassé cinq ans ; et là-bas, c'est l'âge de cinq ans qui marque la limite du droit aux places gratuites. Mais comment savoir, dans un tramway, dans un car de chemin de fer, qu'un enfant n'a que 41 pouces ?

Bien, simple. A l'intérieur du compartiment, sur la porte d'entrée, est tracée une ligne horizontale à 41 pouces de hauteur. Si le contrôleur a des doutes, il invite l'enfant à passer « à la toise », et le cas est jugé.

Salomon n'eût pas trouvé mieux.

IL Y A CENT ANS

Contre les rhumes. — Centurier Stiffel, descente d'Ouchy, a l'honneur de prévenir le public que son dépôt du sirop d'Hambure contre les rhumes, catarrhes et coqueluche, a été renouvelé en qualité fraîche ; il est inutile de faire l'éloge de ce sirop, il se recommande assez par les effets qu'il produit.

A la Bibliothèque cantonale. — Le Conseil d'Etat ayant fait construire une salle de lecture annexée à la Bibliothèque cantonale et destinée à rendre l'usage de cette Bibliothèque plus général et plus commode, le Bibliothécaire en chef prévient le public qu'à dater du 9 novembre cette salle sera ouverte à toutes les personnes qui voudront lire ou consulter les ouvrages de la Bibliothèque. Les jours et heures d'ouverture sont le mercredi, de 2 heures à 5, pendant les mois d'avril, mai, juin et juillet, et de 2 à 4 heures pendant les autres mois, en outre le vendredi de 9 à 1 heure. La Bibliothèque sera fermée pendant la première quinzaine du mois de septembre et la seconde quinzaine du mois d'octobre.

C. Monnard, professeur et bibliothécaire en chef.

Poulinte de pommes de terre, farine, grietz.

— La farine de pommes de terre cuites, dite poulinte, contient toute la substance de ce farineux, est souverainement alimentaire et plus savoureuse qu'aucune autre substance, il est mieux dans du bouillon, cinq minutes d'ébullition, et une pincée de sel en font une excellente purée, cuite au lait, une parfaite bouillie ; cette poulinte se recommande pour préparer très promptement à leurs enfants une bouillie bien supérieure à celle de tout autre farineux, et surtout plus saine. Ces farines renflent beaucoup, une forte cuillerée par personne suffit pour faire un potage à la purée au pain. La bonne cuisson et la parfaite dessiccation que cette poulinte a subie ayant détruit tout principe de fermentation, la simple précaution de la tenir dans un lieu sec suffit pour la conserver longtemps. Cette poulinte confectionnée avec le plus grand soin est renfermée très proprement dans des sacs d'une livre de Berne. Les prix sont : la farine à 5 crutz la livre, fleur de farine, et grietz à 7 crutz la livre. Chez Valier, rue de Bourg.

MOI!

*Parler sans art. Penser sans fard
Tout à ma guise, est ma devise.*

*Aller, venir. Rester, courir
Veiller, dormir. C'est mon plaisir.*

*Femme discrète, et joliette
Mais pas coquette, est mon désir.*

*Aux bonnes gens, amour extrême,
Guerre aux méchants, c'est mon système.*

*Mauvaise tête, le cœur honnête
C'est mon devoir.*

*Pour la patrie, donner ma vie,
C'est mon espoir.*

Rouget de Lisle.

L'art de prendre le train. — Les Anglais ont l'humour voyageuse. Ils naissent touristes. Le déplacement est, chez eux, une maladie nationale.

D'ailleurs, ils savent voyager, en prenant toutes leurs aises, auxquelles ils sacrifient, au besoin, celles des autres. Il faut reconnaître qu'ils sont débrouillards. Il n'y a pas comme eux pour savoir prendre le train, quand il faut, c'est-à-dire ni trop tôt ni trop tard, naturellement.

D'ailleurs, ils s'entraînent à cet exercice. Ne voit-il pas qu'ils ont imaginé d'en faire un passe-temps de vacances pour jeunes gens ?

Donc, dans les villégiatures anglaises, on joue à la « course au train ». C'est une distraction originale, sportive et éducatrice.

Voici comment on opère. Au bout d'une avenue, on fait construire un bâtiment sommaire, en planches, figurant une gare. Derrière, sont des voitures, des charrettes, des véhicules quelconques, figurant les wagons.

Les concurrents, jeunes gens et jeunes filles, se mettent en ligne à quelques centaines de mètres de là, avec une valise à la main, et le plaid sur le bras. A un coup de sifflet, qui représente celui que donnerait le chef de gare pour faire partir le train, tout le monde se précipite : il s'agit, en quelques secondes, d'arriver à la gare, de s'y engouffrer, de sauter en wagon, avant un second coup de sifflet représentant la mise en marche de la locomotive.

Il paraît que les jeunes gentlemen et les jeunes misses s'amusez follement à ce singulier jeu. Lorsqu'on « manque le train », on donne un gage. Et l'on est accablé de telles ironies que le lendemain on s'essouffle à prendre sa revanche. A la fin des vacances, tout le monde sait prendre le train au vol.

Où, mais le billet ?...

CONFUSION

ÉTAIT du temps du regretté préfet Falconnier. Ce digne magistrat avait dû se rendre dans une commune du Jura pour mettre d'accord la municipalité de l'endroit avec la série des devoirs qui lui incombaient. En attendant M. le préfet, les municipaux et le syndic (surnommé le Grand D., à cause de sa taille remarquablement haute), avaient bu quelques verres à la pinte de commune. En sorte qu'au moment de la séance, la salle étant par trop chauffée, notre syndic ne pouvant plus lutter contre un demi-sommeil n'écoutait que d'une oreille le discours du magistrat supérieur.

— Messieurs, disait ce dernier, j'ai le regret de vous signaler de *grands abus*...

Le syndic sembla alors sortir d'un rêve ; il fut soudain dégrisé et complètement réveillé par ces paroles ; il se leva et dit d'un air indigné :

— Ah oui, Monsieur le Préfet, vous dites : le *Grand a bu* !... mais, pour être juste, je dois vous dire qu'il n'y a pas rien que moi, mes collègues de la municipalité aussi... O. D.

Orthographe simplifiée. — Il y a des réformistes qui veulent la simplification de notre orthographe. D'autres, plus audacieux — les phonétistes, c'est ainsi qu'ils se nomment — désirent qu'il soit permis d'écrire... phonétiquement :

Si les efforts de ces vandales étaient couronnés de succès, on verrait s'étaler dans les journaux des mots bizarres ressemblant à de l'iroquois, du malgache ou à quelque langue sauvage tout en conservant la prétention de rester du français. En voici un exemple par ce que présenterait la traduction phonétique de ce qui peut s'entendre actuellement sur les boulevardards :

— Komensavati ?

— Pamalétoï.

— Oskifécho.

— Cépakroïabastépoxi.

— Jaméjavévusa.

Ce serait l'orthographe phonétique.

Elle est peut-être aussi difficile que l'autre.

Un veinard. — Tu viens, Charlot ? c'est l'heure d'aller à l'école.

— Peux pas y aller aujourd'hui.

— T'es pourtant pas malade, viens.

— Peux pas ! ma maman a une extinction de voix.

— ??...

— On a la visite d'une tante qui est sourde ; faut bien que je reste pour lui crier dans l'oreille, puisque maman n'a pas de voix !

— Veinard ! Ah ! si j'avais une tante sourde !...

MADELON

H ! bien, Madelon, est-ce que tes poussines ont commencé à faire des œufs ? — Hélas, non, père Frédéric, j'ai beau les tenir à la cuisine la nuit pour qu'elles aient moins froid, cela n'avance à rien.

— L'hiver est trop rude, les braves bêtes ont peur de voir leurs œufs se geler ; qui sait, elles te réservent peut-être un œuf d'or pour Noël, ajouta d'un ton badin le père Frédéric, un des doyens du village, tout en conduisant son cheval chez le maréchal-ferrant.

— Ah ! que le Ciel vous entende, je n'en aurais jamais eu tant besoin que maintenant !

En laissant, contre son gré, échapper ces derniers mots qui étaient pour elle autant de gros soupirs, Madelon disait vrai, l'hiver ayant jusque là bien malmené la pauvre fille. Une pneumonie accrochée fin octobre en terrant ses choux dans un coin du jardin, l'avait, elle de tout temps déjà si maigre, en quelques semaines réduite à rien. Grâce aux soins de deux dévouées voisines qui venaient à tour de rôle lui donner un coup de main, Madelon, ses poules et sa chèvre, purent franchir le mauvais pas tant bien que mal. Et maintenant, trois jours avant Noël, par une froidure de loup et 30 cm. de neige, Madelon n'avait plus que quelques sous dans la sacoche où elle cachait le produit de la vente des œufs de ses poules, sa ressource principale l'année durant. Les remèdes toujours si chers et différentes petites dépenses nécessitées par la maladie et l'entretien avaient fini par absorber presque au complet les maigres économies que Madelon réservait pour les mois où ses poules ne pondraient pas. Le bois mort et les pipes ramassées en été dans la forêt tiraient également à leur fin, parce que tant que dura la fièvre et même plus tard encore la chambre de la malade dut être chauffée.

Les deux voisines, miséreuses elles-mêmes, avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour atténuer le dénuement de Madelon, mais maintenant que celle-ci paraissait être de nouveau ingambe, on lui laissait le soin de chercher sa pitance. D'ailleurs, Madelon, ne possédait-elle pas, franche de dettes, sa maisonnette un lopin de terre que lui avait légués son père en mourant ? Ce n'était certes pas beaucoup, mais assez cependant pour faire d'elle sinon la plus riche, du moins la propriétaire la moins endettée du hameau des Champs-Bas, à 15 minutes d'un de nos beaux villages du nord du canton. Seulement, Madelon se serait laissée mourir de faim plutôt que d'aller emprunter de l'argent, chose absolument inconnue à la brave et naïve fille, qui perdit sa mère trop tôt et que son père, honnête et laborieux travailleur, éleva sans grandes phrases dans la plus stricte économie. A la mort de ce père, Madelon se vit contrainte de se défaire d'une de ses deux chèvres, afin de pouvoir payer tous les frais occasionnés par un si grand délogement. Depuis lors, elle avait vécu bien modestement entre ses poules et la chèvre qui lui restait, trouvant encore à l'occasion de quoi faire l'aumône à de plus pauvres qu'elle. Mais, cette fois, en ce 22 décembre, elle était à bout de souffle. La sacoche ne contenait plus que 1 fr. 50 pour tout potage, juste de quoi acheter du pain pour quatre ou cinq jours. Le grain glané au temps de la moisson pour les poules était mangé et le sac de son acheté dans le même but en automne ne contenait plus grand chose. Seule, la chèvre se trouvait à l'abri de la famine, mais ô comble de malheur, son lait diminuait de jour en jour, car l'arrivée d'un cabri s'annonçait. Jamais Madelon n'avait vécu des journées et des nuits aussi angoissantes et il ne lui serait pas venu à l'idée de s'en confier à quelque bonne âme des environs.

Madelon n'était plus jeune et son caractère paisible n'eût pas dû en faire la cible des farceurs du hameau. Cependant, chaque hiver, quand les veillées devenaient longues et que la jeunesse ne savait que faire de son temps, des garçons et même des filles venaient lui jouer